

La vie rurale dans la vallée sous-pyrénéenne du Gave de Pau.

Jean Caput

Citer ce document / Cite this document :

Caput Jean. La vie rurale dans la vallée sous-pyrénéenne du Gave de Pau.. In: Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, tome 21, fascicule 4, 1950. pp. 258-282;

doi : <https://doi.org/10.3406/rgpso.1950.1284>

https://www.persee.fr/doc/rgpso_0035-3221_1950_num_21_4_1284

Fichier pdf généré le 29/06/2022

LA VIE RURALE DANS LA VALLÉE SOUS-PYRENEENNE DU GAVE DE PAU ⁽¹⁾

par J. CAPUT

Dans l'ensemble géographique limité par le Pays Basque à l'Ouest, l'Adour au Nord et à l'Est, le front pyrénéen au Sud, la vallée du Gave de Pau se définit avant tout par son paysage. L'habitat y est groupé, des campagnes à allure de demi-openfield y côtoient des zones humides, verdoyantes et boisées le long de rivières peu encaissées. La densité de la population dépasse celle des coteaux voisins. Enfin, elle est réputée pour sa richesse économique. Ces trois caractéristiques sont étroitement associées et s'expliquent par des conditions naturelles particulières, par une longue évolution historique, enfin par la naissance récente de grands courants commerciaux et le développement d'une agglomération urbaine de plus de 60.000 habitants (*fig. 1*).

I. — LES CONDITIONS NATURELLES.

La vallée présente une succession de terrasses étagées et, sur les bords, des versants raides. Le plus bas niveau ou *salique*, à quelques dizaines de centimètres au-dessus du lit moyen du Gave,

1. Carte d'E.-M. Tarbes N.-O., Mauléon N.-E., Orthez S.-E.

Cette étude est extraite d'un Mémoire d'Études Supérieures sur « la Vallée du Gave de Pau du défilé de Coarraze au défilé d'Orthez », préparé à l'Institut de Géographie de la Faculté des Lettres de Toulouse, sous la direction de M. le Doyen Faucher.

De nombreux travaux ont été consultés. Les principaux sont indiqués à la fin de l'article. (Les chiffres des notes infrapaginales renvoient aux numéros de la Bibliographie.) Nous sommes heureux de remercier les personnes qui nous ont fourni d'amples renseignements et ont facilité notre tâche : M. Pierre Bayaud, archiviste des Basses-Pyrénées, et son adjoint M. Pees; M. le chanoine Laborde, spécialiste d'histoire béarnaise; M. de Zangroniz, bibliothécaire honoraire de la ville de Pau, et son successeur M. Douan; M. Saint-Martin, directeur des Services agricoles des Basses-Pyrénées; MM. Vinel et Fichepoil, professeurs d'agriculture; M. Barthe, ingénieur du Génie rural; M. Thierry, directeur des Services vétérinaires; M. Lanta, vétérinaire départemental; ainsi que les maires, secrétaires de mairie, instituteurs ou agriculteurs consultés dans près de 50 communes.

est un lit majeur d'ampleur variable. Sa surface caillouteuse ou limoneuse est propice à un élevage extensif. Puis, à quelques mètres au-dessus, se situe la basse terrasse, dans le sous-sol de laquelle se produisent des sous-écoulements parallèles à la rivière.

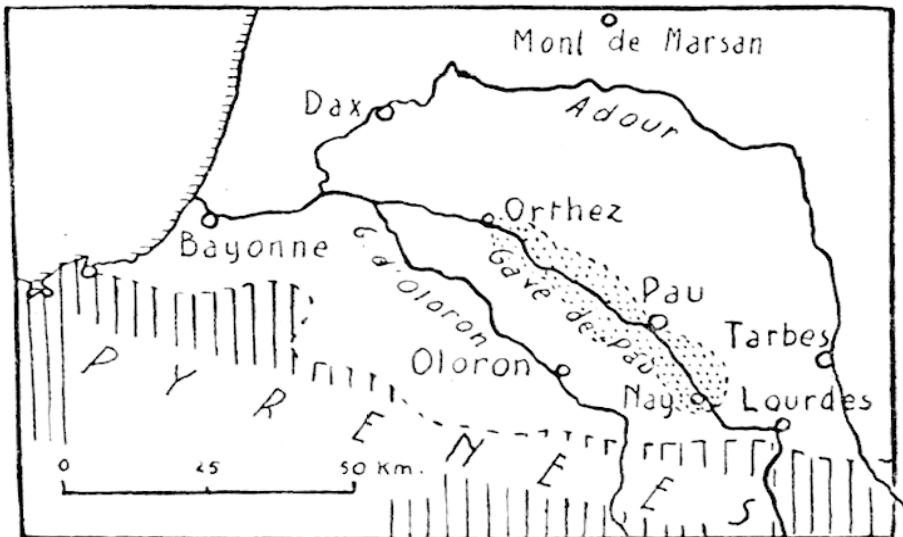


FIG. 1. — La vallée sous-pyrénéenne du Gave de Pau dans le Sud-Ouest du Bassin d'Aquitaine.

L'humidité permet la constitution de prairies naturelles, divisées par parcelles étroites entre les propriétaires, ou communales et soumises, parfois, à des conditions d'ouverture. A 10-15 mètres s'étale la terrasse des cultures, sèche, légèrement bombée au centre, caillouteuse par places, mais possédant en général un sol profond. Enfin, et seulement en aval de Pau et sur la rive droite, on trouve une haute terrasse de 40-45 mètres, livrée aux bois et aux landes, ou mise en culture par des fermes isolées ou des villages. Les versants des coteaux appartiennent souvent aux communes de la plaine. Quand ils sont raides et rectilignes, ils sont couverts de bois; quand les ruisseaux les morcellent en croupes convexes, ils portent des maisons isolées, dont l'ensemble forme les hameaux dépendant des communes d'en bas. Les sols y sont lourds, difficiles à travailler, sujets à de fortes attaques de l'érosion, tandis que les hauteurs ont des terres plus légères, mais qui manquent d'eau; au total, des conditions qui diffèrent déjà beaucoup de celles des villages de la vallée (*fig. 2*).

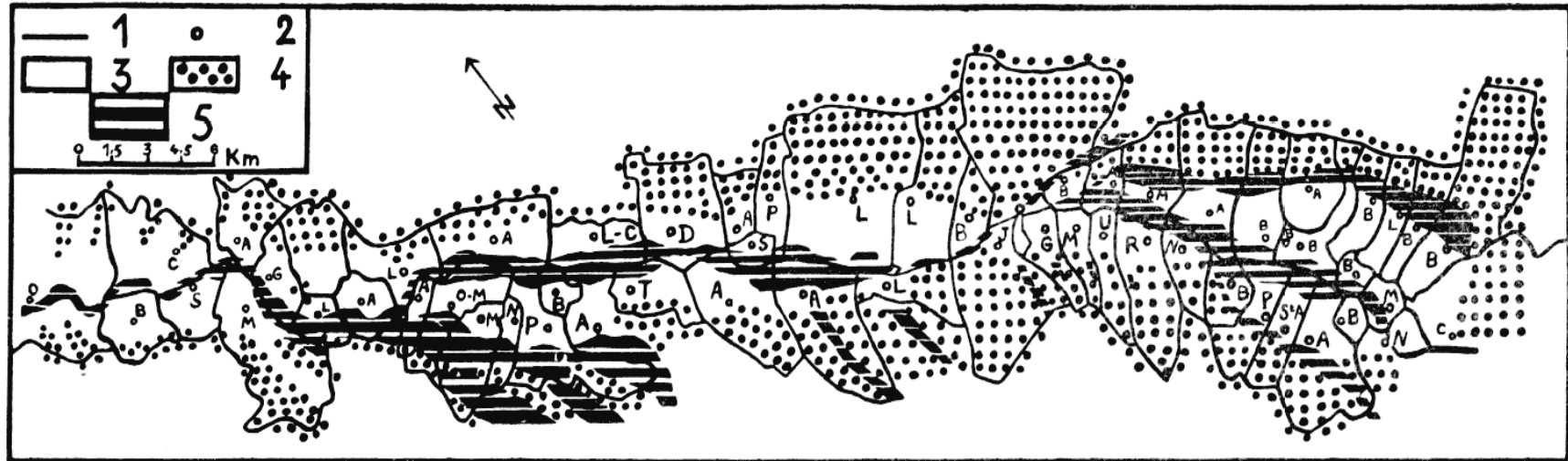


FIG. 2. — *Les terroirs de la vallée du Gave.* Légende : 1. Limite de commune. — 2. Eglises de villages et centre de Pau. — 3. Terres sèches. — 4. Bois et landes : coteaux le plus souvent ou terrasses, rarement plaines (les défrichements et les labours, souvent importants, ne sont pas indiqués). — 5. Prés, « saligues », « barthes » et terres humides.

Dans l'ensemble, les sols sont froids et siliceux. Sur la haute terrasse de Pau, les analyses révèlent une grande richesse en humus, en azote et en potasse, mais un manque à peu près total d'acide phosphorique et de chaux, en même temps qu'un pH faible (4 au Hameau). Sur la moyenne terrasse, on note à Arance 86 % de sables siliceux et plus de 3 % d'argile; à Mirepeix, les chiffres sont respectivement de 88 % et de 4 %. Le pH est de 4,5 à Rontignon, de 5,5 à Maslacq, de 6 à Tarsacq et à Mont, et la réaction est généralement neutre dans la vallée. L'azote est toujours aussi abondant et l'acide phosphorique devient un élément essentiel.

Les traits généraux du climat sont la modération des températures (moyennes annuelles oscillant autour de 13°), l'absence de grands froids, la pluviosité abondante (de 1.100 à 1.400 mm. en moyenne, avec maximum d'automne suivi par l'hiver en aval, par le printemps en amont), mais très variable. Les écarts mensuels des précipitations atteignent de 1 à 16 pendant la saison humide et même 1 à 50 en juin, ce qui est capital pour les foins. Les chutes de grêle sont très fréquentes dans la plaine de Nay, à peu près inconnues en aval de Siros, à l'Ouest de Lescar.

La forte pluviosité et l'abondance des limons dans les zones basses, des terres lourdes sur les pentes et de l'humus sur la haute terrasse, ont favorisé le développement de la forêt, composée surtout de chênes pédonculés et de chênes tauzins en aval, de hêtres en amont. Les châtaigniers, répandus probablement par l'homme, sont nombreux au Sud-Ouest, sur les coteaux, et bien représentés au centre de la moyenne terrasse, surtout à la limite des communes. Il est probable que les terrasses ont été boisées, mais l'homme a pu profiter des terres meubles pour les défricher sans grande difficulté. Au contraire, son effort fut gêné sur les coteaux par de puissantes frondaisons. La saligue constitue un milieu spécial où sont associés saules, aulnes, aubiers, chênes, noisetiers et fougères, auxquels l'homme a ajouté les peupliers. Des buissons d'aubépines, dont le paysan entoure ses champs, et des clématites complètent ce cortège bocager qui accompagne le cours du Gave et joue un rôle primordial dans la vie rurale. La lande, qui a recouvert certaines parties de la moyenne terrasse et se rencontre souvent sur la haute, est une association végétale où dominent l'ajonc épineux, l'ajonc nain, la bruyère commune et la grande fougère aigle.

II. — LE MILIEU HUMAIN ET L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE.

La vallée du Gave paraît avoir été occupée assez anciennement. Si l'on n'y a pas découvert des restes préhistoriques, des vestiges d'habitat gallo-romains ont été retrouvés à Jurançon². Dès 1385, toutes les communes actuelles sont signalées et le nombre des feux semble indiquer une culture déjà intensive. Les communautés rurales sont d'ailleurs très rapprochées, et, dès ce moment, il ne reste que quelques landes au milieu de la plaine de Nay, dans la zone la plus haute et la plus caillouteuse de la moyenne terrasse³.

1. **L'économie ancienne.** — Ce fait s'explique par la pratique d'un élevage développé, mais aussi d'une polyculture variée et riche, bien que certains auteurs⁴ aient cru que la vallée était un domaine de pâturages et de bois, ignorant tout du travail des champs. En fait, les plantes cultivées étaient, dès les ^{xiv}^e-^{xv}^e siècles, très nombreuses⁵. Le lin était utilisé pour la confection des vêtements familiaux. Jardins et vergers renfermaient des cerisiers, des pruniers, des néfliers, des figuiers, des poiriers et surtout des noyers qui procuraient une huile appréciée, des pommiers fournisseurs de cidre (on consommait peu de vin) et, enfin, des châtaigniers, véritables arbres nourriciers, surtout au contact de la plaine et de la montagne. La vigne, connue dès l'an mille près de Nay⁶, se répandit sur les coteaux à l'Ouest de la vallée aux ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, période où la population augmentait en nombre et défrichait, et où les propriétaires urbains plaçaient leurs capitaux en terres. Les céréales occupaient cependant la majeure partie des terres cultivées : un peu de seigle, de l'orge, de l'avoine et surtout du froment et du millet. L'humaniste Scaliger disait au ^{xvi}^e siècle : « Sortez de Bordeaux vers le Béarn, tout le pain est de millet »⁷. On cultivait encore des légumes de plein champ : fèves et pois, et des plantes potagères : choux, poireaux, oignons, artichauts et aulx, amoureuxment soignés dans le jardin ou *casau*.

2. Laborde, 16, p. 24.

3. Archives des Basses-Pyrénées, série C, et Inventaire des Archives des Basses-Pyrénées, par Paul Raymond, série E, p. 25.

4. En particulier Faget de Baure, 13, p. 394.

5. Pour tout ce paragraphe, nous suivons Luc, 23.

6. Doleris, 10, p. 2.

7. Laborde, 16, p. 281.

L'élevage donnait des produits également variés. Les poules peuplaient les basses-cours, ainsi que les oies et plus tard les canards. On élevait des abeilles non loin des villages. Les porcs fournissaient la plus grande partie de la viande consommée et permettaient la vente rémunératrice des jambons. Les chèvres, mais surtout les moutons abondaient, donnant le lait, les fromages, la laine, et un engrais très apprécié. Les animaux de travail étaient plus variés qu'aujourd'hui : chevaux, juments pour dépiquer les grains⁸, ânes et mulets nombreux à Nay. Enfin les bovins, signe visible de la richesse, tiraient souvent la charrue.

La société rurale se divisait en plusieurs catégories : manouvriers ou journaliers, si nombreux qu'ils devaient émigrer en Espagne ou en Gascogne; bordiers ou métayers liés aux propriétaires par des contrats d'élevage plutôt que de culture; gros propriétaires, appelés *casalers* ou *bientenants*, qui possédaient des biens parfois d'un seul bloc, mais plus souvent divisés en deux parties, l'une située près de la maison et l'autre dispersée. Cette classe sociale détenait la majeure partie des attelages et atteignait parfois une grande puissance territoriale (jusqu'à 120 ha. pour une seule propriété). Mais la petite tenure dominait au Moyen âge et avait une étendue moyenne de 7 ha. Elle se maintint longtemps, car la pratique du droit d'aînesse permettait d'éviter le morcellement des héritages.

Les modes de culture étaient déjà perfectionnés au xv^e siècle. Chaque propriété comprenait tous les éléments de production, divisés par parcelles ou *journades* de 38 ares en général. La vigne était très soignée et subissait trois ou quatre façons à la pioche et de multiples traitements. Les céréales alternaient en rotation biennale : grains gros ou céréales d'hiver : blé, froment, et « grains menus » de printemps : millet et orge. La jachère était inconnue grâce à l'emploi du fumier, du soutrage, et de la marne calcaire réservée à l'amendement des terres maigres. A un rythme plus lent, on faisait alterner champs et prairies. L'allure du travail se rapprochait de celle d'aujourd'hui, en particulier par les trois époques de pointe : Pâques pour les champs, le verger et le jardin; juin et juillet pour la fenaison, la moisson et le repiquage; le début de l'automne enfin, pour la vendange

8. Le dépiquage consistait à faire fouler les gerbes par le sabot des juments pour détacher le grain de son enveloppe. C'était, au Moyen âge, un monopole du seigneur. Voir Luc, 23, p. 44.

et la cueillette des fruits. La communauté rurale était puissante et se défendait contre l'intrusion des étrangers, de façon à maintenir l'équilibre acquis. Elle reposait sur des échanges de services à l'intérieur de la population : cultures simultanées à cause de la dispersion des parcelles, vaine pâture, utilisation commune du pressoir, prêt d'attelages pour le labour, enfin associations de travail entre propriétaires et métayers. L'élevage laissait encore moins d'initiative aux particuliers que la culture. L'exploitation des prairies et des landes était soumise à de sévères contraintes. Les étendues boisées étaient réservées aux droits d'usage, d'ailleurs très limités, car la glandée était très rigoureusement réglementée et la mise en défens souvent pratiquée. Les seigneurs se réservaient le monopole de l'ouverture des landes aux moutons transhumants. Il est compréhensible, dès lors, que de nombreux conflits aient éclaté entre communes voisines en raison des excès du pacage « de troisième village et de clocher », ou à cause des méfaits commis par le bétail des montagnards.

Une première évolution connue se place au *xvi*^e siècle : période de défrichement, d'expansion des vignes, de transformation des méthodes par l'appel à des laboureurs de l'Angoumois, de la Saintonge et de la Bretagne, chargés de mettre en valeur les métairies du parc du Château de Pau. La vallée du Gave devient alors la première région économique du Béarn, car des marchés y apparaissent et y concurrencent victorieusement ceux du voisinage. La plaine, avec les deux villes consommatrices de Pau et Nay, l'emporte sur la montagne et sur le coteau, et ce mouvement ne fait que s'accroître aux *xvii*^e et *xviii*^e siècles⁹.

2. La révolution agricole des *XVIII*^e et *XIX*^e siècles. — Pendant cette période, la polyculture se maintient mais ses éléments se modifient. Des cultures nouvelles sont introduites et le paysan s'intéresse surtout aux prairies naturelles et artificielles, ainsi qu'aux plantes sarclées.

Les anciennes cultures disparaissent parfois : le millet, entre 1703 et 1774 (il reparaitra temporairement pendant la crise révolutionnaire et napoléonienne); le lin, prospère au *xviii*^e siècle immédiatement en amont et en aval de Pau, perd toute importance sous le second Empire; il est totalement absent aujour-

9. M. Dartigue-Peyrou a particulièrement insisté sur le renouveau économique du *xvi*^e siècle.

d'hui. La vigne connaît une grande vogue au xvii^e et au début du xviii^e siècle et elle envahit même la vallée au détriment des céréales. Mais à la fin du xviii^e et au xix^e siècle, le vignoble se replie sur les coteaux. Des crises l'affectent ensuite périodiquement : en 1789 la fin des marchés de Saint-Domingue et des pays du Nord, en 1840 l'oïdium, plus tard le phylloxera, le manque de main-d'œuvre et enfin la concurrence des vins du Midi. De la Monarchie de Juillet à 1914, les vignes de nombreuses communes ont souvent diminué de moitié.

Le blé, au rendement variable, se maintient malgré les critiques des économistes du xix^e siècle. On enregistre l'échec du houblon, de la betterave à sucre et du mûrier, dont les paysans ne voulaient pas malgré la propagande officielle, à la fois parce que le climat était peu favorable et parce que les travaux liés à la polyculture ne laissaient plus de temps libre pour une nouvelle activité.

Les débuts de la pomme de terre se situent vers 1780, mais elle ne se répand que lentement et occupe, aujourd'hui encore, peu de place. Les prairies artificielles apparaissent sous la Monarchie de Juillet et comprennent à ce moment le trèfle de Hollande, la luzerne, les vesces et le lupin. Mais tout cela compte peu devant les progrès du maïs. Apparu avant 1644, le « gros millet d'Espagne ou de Bayonne » est vite réputé pour ses emplois multiples. Dès le xviii^e siècle, le Béarn peut exporter vers la Galice et le Portugal, puis, dans la première moitié du xiv^e siècle, vers l'Irlande. Ne craignant ni les brouillards, ni les gelées tardives, son rendement est très supérieur à celui du blé et ses usages plus nombreux : le grain nourrit les hommes et les animaux de basse-cour, oies et porcs; les feuilles fournissent un aliment pour les bœufs; le bas de la tige constitue un excellent fumier pour les prairies; la farine est même utilisée, au xix^e siècle, en mélange avec celle du froment, pour faire du pain. Enfin le maïs est accompagné de plantes associées : trèfle incarnat, farouch, fèves et surtout haricots.

Les modes de culture comportent au début du xviii^e siècle des rotations complexes : froment-seigle-avoine-lin-millet et très souvent maïs. Dans les régions les plus avancées, on fait alterner blé et raves, puis le farouch succède régulièrement au maïs, comme les raves au blé (plaine de Nay). Donc, au total, une rotation biennale, avec deux cultures dérobées, ou une succession

triennale (maïs-betteraves-prairie artificielle), ou quadriennale (blé-maïs-avoine-betterave).

En même temps évoluent l'amendement des terres et l'emploi des engrais. Le marnage disparaît vers 1866, mais l'emploi de l'engrais végétal fourni par les landes se maintient encore de nos jours. On récolte tous les trois ans des bruyères, fougères et ajoncs épineux. Coupées à la faux, ces plantes sont répandues dans les écuries, les basses-cours, sur les chemins, et mélangées avec le fumier des animaux. Mais des engrais nouveaux apparaissent : la potasse d'Alsace un peu avant 1914, puis les nitrates du Chili et surtout les superphosphates.

Les prairies naturelles sont favorisées par toute cette évolution et gagnent du terrain (50 % souvent), aux dépens des terres labourables, mais surtout des landes et des espaces incultes. Les bois en très mauvais état et transformés en maigre taillis par les abus du pacage, sont également convertis en prés.

L'élevage se transforme en conséquence et les anciens modes de pâturage sont abandonnés. Terroir rural et coutumes agraires évoluent : certaines portions des communaux sont divisées par la volonté des habitants, surtout en amont de Pau, tandis qu'en aval les Cahiers de doléances de 1789 protestent contre cette pratique. Les déplacements du bétail sont visés par les édits royaux de 1767 à 1770, qui suppriment le droit de parcours de commune à commune, mais le Parlement de Pau et certaines paroisses s'y opposent. Le parcours fut aboli en fait au XIX^e siècle, quand le développement des fourrages artificiels « permet d'élever le bétail dans l'étable où l'engrais est aisé à recueillir »¹⁰. La véritable révolution pastorale des XVIII^e et XIX^e siècles réside dans le passage d'un élevage communautaire et fondé sur des déplacements à court rayon, mais perpétuels, à un élevage individuel et stable. Landes et touyas sont maintenus, mais pour fournir la litière et les engrais naturels, et non plus pour servir au pacage. Les bois également sont soustraits aux déprédations du bétail par un effort poursuivi de 1785 au Second Empire. En aval de Pau, les bois communaux sont presque tous partagés pendant cette période, mais en amont, ils se maintiennent. Les prairies naturelles sont divisées et clôturées, sauf

10. Voir le remarquable article de Marc Bloch : La lutte pour l'individualisme agraire dans la France du XVIII^e siècle (*Annales d'histoire économique et sociale*, 1930, pp. 329-381 et 510-556).

au bord du Gave où les saligues, balayées par les crues et les déplacements de la rivière, ne peuvent être morcelées en parcelles fermées et sont tantôt perpétuellement ouvertes, tantôt interdites au bétail quand les arbres bourgeonnent. C'est la dernière trace des anciennes pratiques communautaires liées à la vie pastorale d'autrefois.

Les bovins, qui étaient tous de la race blonde des Pyrénées, ont été très atteints par la grande épizootie de 1774, et pour reconstituer le cheptel, il fallut introduire des lourdaises, des auvergnates et des limousines. Mais la blonde reprit vite le dessus et elle domine encore, malgré l'appel à des races suisses, puis anglaises au XIX^e siècle. Autour des villes se concentrent les vaches laitières surtout bretonnes et hollandaises, mais les spécialistes se plaignent des échecs répétés des reproducteurs et parlent de race « carnaval » à propos des essais de transformation du bétail. Aussi attend-on beaucoup de l'insémination artificielle pratiquée depuis peu autour de Pau.

L'élevage des chevaux a connu aussi maintes vicissitudes : après l'utilisation d'étalons espagnols, on se tourna vers les Arabes venus d'Égypte, puis les Anglais, ce qui permit de faire naître un grand nombre de pur-sang anglo-arabes ou de demi-sang; mais la remonte militaire n'étant plus cliente, l'élevage du cheval est un luxe, pratiqué par quelques propriétaires seulement. La production des mulets a connu aussi beaucoup de transformations : les mulets nés en montagne étaient élevés dans la plaine de Nay et vendus surtout en Espagne, où l'on appréciait la mule béarnaise pour son élégance. Plus tard les exigences de la clientèle ayant varié, il fallut modifier la race, mais aujourd'hui il reste peu d'éleveurs en plaine (1.400 mulets dans la plaine de Nay en 1892, 200 en 1929).

Seuls les moutons étaient l'objet de moindres soins. D'ailleurs cet élevage a reculé très fortement dans la vallée devant l'emploi des engrais artificiels, le développement de la culture continue et les progrès de l'élevage bovin. Les chemins de transhumance, parfois délaissés dès avant 1789, ne servent plus. La Statistique agricole de 1892 indique encore de nombreux moutons transhumants au Sud de la plaine de Nay (330 à Bénéjacq) et à Pardies-Monein (800). En 1929, les chiffres sont très inférieurs. Les chèvres ont encore plus décliné et leur présence n'est plus qu'une exception.

Le nombre de porcs, au contraire, semble avoir peu varié. Dès le xvii^e siècle, la plus pauvre famille a au moins deux de ces animaux : un pour la consommation et un pour la vente. La volaille a toujours connu une grande faveur grâce au maïs. La vallée du Gave, surtout en aval de Pau, exporte des cuisses d'oie salées vers Paris dès le xvii^e siècle, et elle alimente un grand commerce de plumes. Les métayers du xix^e siècle tirent grand profit de la vente des volailles et des œufs, expédiés à Bordeaux ou sur la Côte d'Argent après la construction des chemins de fer. Le nombre des bovins s'est accru depuis 1774, jusqu'à nos jours; mais d'une façon différente en aval de Pau (accroissement de 50 %) et en amont (100 %).

Tous ces bouleversements ont déterminé la naissance d'une nouvelle société rurale et d'une structure agraire originale. Les petites gens vivant de leurs bras ont disparu entre 1774 et 1870.

Les grandes propriétés ont été atteintes par l'évolution économique. La crise viticole en touchait beaucoup, leur morcellement fut accru par les partages successoraux, tandis qu'elles résistent beaucoup mieux sur les coteaux. Les métayers se maintiennent aujourd'hui seulement en amont immédiat d'Orthez. La petite exploitation garde toujours la prépondérance. En 1675, Pardies-Monein comptait 70 propriétaires; 10 seulement possédaient plus de 4 hectares, 16 moins de 38 ares, et 34 de 38 ares à 4 hectares. Et cette petite surface s'accroît légèrement à la fin du xix^e siècle, moment où l'on vend beaucoup de terres, comme dans le reste de l'Aquitaine. Les moyennes propriétés, de 5 à 20 hectares, l'emportent désormais largement, après la vente des très petites et des très grandes.

Toute une ancienne vie rurale est morte au cours de la révolution agricole et pastorale des xviii^e et xix^e siècles. Les vieux pâtres communaux ont disparu, les grands troupeaux transhumants ne sont plus qu'un souvenir, les glaneurs n'apparaissent plus dans les champs. Le paysage lui-même a changé; les vastes « plaines » ou openfield, qui partageaient les terroirs communaux en deux soles, ont été souvent cloisonnées de murs de cailloux roulés ou de fils de fer, les prairies sont corsetées de haies. Partout les transactions se font plus nombreuses avec la ville; une aisance générale se développe. Mais cette vie nouvelle n'est pas aussi intense partout. Les vieilles divisions naturelles renaissent et l'on peut distinguer, selon leur évolution, les diverses

plaines qui aujourd'hui ont des activités différentes, du défilé de Coarraze au défilé d'Orthez.

L'état présent de la population atteste cette variété. La densité moyenne de toute la vallée, de Coarraze à Orthez, est de 56 pour les communes rurales. Le chiffre le plus faible est celui des villages en amont d'Orthez : 41. Puis viennent les villages viticoles du Jurançonnais (sauf Jurançon très urbanisé) : 42. Trois petites régions ont 57 habitants au km² : la rive gauche de Nay à Uzos, la plaine de Lescar et celle de Denguin. La plaine de Pardies-Monein les dépasse de peu avec 59, tandis que celle de Nay atteint 85 et affirme ainsi sa supériorité économique. Les chiffres rapportés à la superficie cultivée sont quelque peu différents; les villages du Jurançonnais et ceux de l'amont d'Orthez sont au même taux : 81 et 82. La plaine de Pardies-Monein atteint 97, celle de Denguin-Lescar 110, la rive gauche de Nay à Uzos 111, cependant que la plaine de Nay garde son incontestable supériorité avec 143¹¹.

III. — LES ASPECTS ACTUELS DE L'ÉCONOMIE RURALE DANS LA VALLÉE DU GAVE.

Allongée sur 70 km. de Coarraze à Orthez, la partie moyenne de la vallée se subdivise en plusieurs unités agricoles, selon la composition du terroir des communes. Certaines possèdent de vastes landes, d'autres mordent sur les coteaux, d'autres dépendent d'une agglomération urbaine et présentent des caractères beaucoup moins nets que les trois plaines de Denguin, de Pardies-Monein et de Nay. Mais on peut les distinguer par des aptitudes économiques qui modifient tout le milieu géographique (*fig. 3 et 4*).

1. Les villages à landes en amont d'Orthez et la plaine de Denguin. — Lacq, Argagnon, Mont et Castétis possèdent, sur la haute terrasse, beaucoup de pâtures qui égalent presque en superficie celle des terres labourables. Par contre, l'étendue des prairies naturelles y est faible et a peu augmenté depuis le début du XIX^e siècle. Les terres labourables se maintiennent ou progressent, de même que le vignoble. Les jachères recensées sont vastes, mais il s'agit de vieilles prairies qui ne sont plus

11. Ces chiffres correspondent au recensement de 1936.

que des pâturages et attendent d'être labourées. L'assolement biennal blé-maïs y est largement pratiqué, ce qui est le signe d'une agriculture un peu chétive, mais adaptée aux terres acides de la haute terrasse. L'élevage est original, car il comporte un grand nombre de bœufs de travail et de chevaux. Mais ce qui caractérise essentiellement cette petite région, c'est la prépon-

	J	F	M	A	M	J	J ^e	A	S	O	N	D	SIGNES		
TRAVAUX INTÉRIEURS													---	4	₅ : 16
BLÉ							XXXX			OOOO			OO	2	₆ : 17
AVOÏNE							XX			OOO			OO	3	₇ : 18
ORGE								XXX					XX	4	₈ : 19
MAÏS			OOO		OOOOO	△△	△			XXXXX			△△	5	₉ : 20
HARICOTS					OOO					XXX			△△	6	₁₀ : 21
POMMES de TERRE			OOO	OOO	△△	△△	CCC			XXX			CC	7	₁₁ : 22
BETTERAVES FOURRAGÈRES				OO	△△	△		XXX					TT	8	₁₂ : 23
ARBRES FRUITIERS			TT			XXXX				XXX			TT	9	₁₃ : 24
BOIS	OOOOOOOO												RRR	10	₁₄ : 25
TOUYAS		RRR								RRR			RRR	11	₁₅ : 26
PRAIRIES	////	////					1 2 3 4 5 6 7						////	12	₁₆ : 26
BÉTAIL		VVV											VVV	13	₁₇ : 26
TABAC				LLL	OO								VVV	14	₁₈ : 26
VIGNES	TT	TT	OO			SS ₁	SS ₂	SS ₃	SS ₄				VVV	15	₁₉ : 26

FIG. 3. — Travaux agricoles d'un paysan de la vallée du Gave.

Légende : 1. Dépouillage du maïs; tri des feuilles de tabac et leur mise en « manques »; réparations. — 2. Semailles. — 3. Hersage. — Récoltes. — 5. Binage. — 6. Buttage. — 7. Traitement cryptogamique. — 8. Taille. — 9. Coupe, façon. — 10. Mise en réserve des « tuies » ou récolte des « touyas ». — 11. Fumure, élagage. — 12. — Fauche du trèfle et de la luzerne. — 13. Fauche des prairies naturelles. — 14. Deuxième coupe de trèfle. — 16. Troisième coupe de luzerne. — 17. Regain des prairies naturelles. — 18. Curage des fossés et élagage. — 19. Vente. — 20. Mise en terre des graines. — 21. Labour et marquage. — 22. Liage. — 23. Sulfatages. — 24. Vendange. — 25. Vinification. — 26. Quatrième coupe de luzerne.

dérance de la moyenne et de la grande propriété, et par conséquent l'abondance des métayers¹². La plupart de ces vastes exploitations résultent de défrichements opérés sur le palier qui domine la plaine. Cette petite unité gravite en fait dans l'orbite d'Orthez, comme l'indique encore le nombre appréciable de vaches laitières, et sert de transition entre la Chalosse et le Béarn.

12. Aux gentilhommières, très nombreuses en haut de la terrasse, sont associés un habitat semi-dispersé (métairies isolées) et un paysage nettement bocager (grande abondance de haies vives et d'arbres).

Avec cinq communes localisées sur l'étroite terrasse de 12-15 mètres, la plaine de Denguin possède encore des portions du niveau de 40-45 mètres. De plus les landes du Pont-Long sont proches, et en bas s'étendent de vastes saligues, souvent propriétés communales. Aussi, les prairies naturelles, dont la nécessité se fait peu sentir, sont-elles très limitées (1/10^e de la surface des

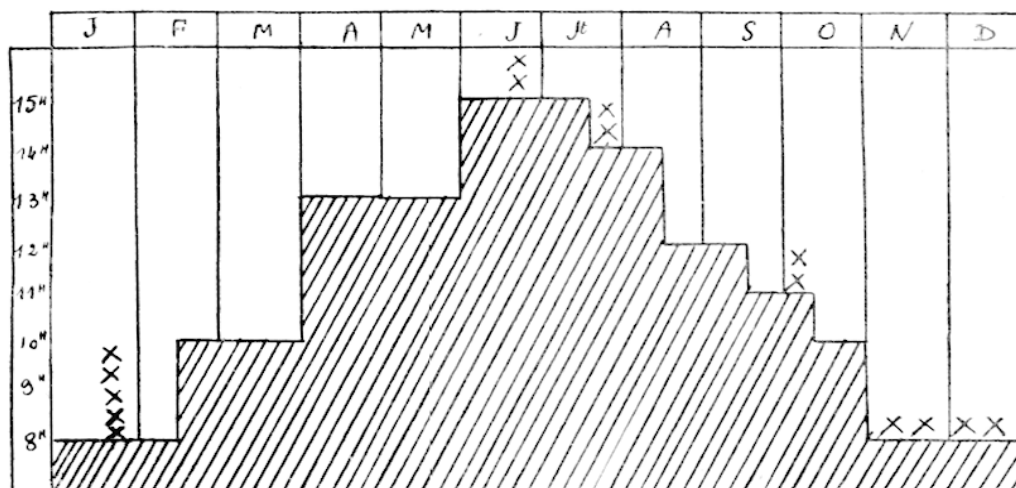


FIG. 4. — *Essai de représentation de la courbe des travaux agricoles (en nombre d'heures de travail par jour). Les croix indiquent les travaux d'entraide entre les voisins : en janvier, rentrée des bois de chauffage et des grosses billes provenant des saligues éloignées; en juin travaux de fenaison, en juillet battage des moissons; en octobre pour le ramassage des maïs; en novembre et décembre pour les *espérouquères* (dépouillage du maïs).*

labours à Poey, en 1914). Les prairies artificielles et temporaires, par contre, sont très répandues. Dans ces conditions, l'élevage est très développé et la densité des bovins atteint 128 au km² pour l'ensemble de la plaine. Le cheptel comprend des bœufs de travail, des brebis, des chèvres même, et des moutons transhumants d'Ossau en nombre variable. Les porcs abondent et permettent une exportation considérable de salaisons ou de viande fraîche. Les vaches laitières complètent ce riche tableau. L'agriculture est également florissante et produit, à égalité de surface, blé et maïs qui se succèdent en rotation. Le maïs, récolté parfois deux mois plus tôt qu'à Nay, est vendu à Pau et à Tarbes pour être réexpédié en Ossau et en Aspe, tandis que la semence est envoyée en mars et en avril vers la Bretagne et les Charentes pour donner du maïs-fourrage. Les petites vignes sont fréquentes et se maintiennent;

elles ont pris la place des bois, totalement disparus depuis que la maladie de l'encre a tué les châtaigniers. La propriété est vaste en général, surtout sur la haute terrasse, avec sa conséquence classique : le métayage.

Le grand marché de cette plaine est Artix, dont la situation est très favorable, entre les villages en amont d'Orthez, ceux de la plaine de Denguin et ceux de la plaine de Pardies. Avec 790 habitants en 1936 et 715 en 1946, ce bourg a su échapper à l'attraction de Pau ou d'Orthez. Les industries rurales y sont nombreuses; en 1929, on y comptait une semoulerie, une fabrique de pâtes alimentaires, une beurrerie, une usine de lait condensé et deux scieries mécaniques. La fabrique de pâtes a dû fermer et une tentative de laiterie coopérative a échoué. Il n'empêche que ce bourg est très actif. L'élevage y est très développé; les porcs de 80 kg et les porcelets trouvent un excellent débouché à Bordeaux; les veaux de lait gagnent aussi la Gironde par Orthez et vont même jusqu'à Metz, la Lorraine et la Sarre, à la place des veaux bretons moins prisés qu'autrefois (5.000 kg de viande expédiés chaque semaine au début de 1950). Le marché hebdomadaire y est très achalandé. La vente du lait compte peu, mais le finissage du beurre préparé à Arzacq y est très pratiqué. Les haricots partent pour Pau, Nay, les Landes, Bordeaux, Toulouse et Lyon, à la cadence de 400 quintaux tous les mercredis de la saison de vente. Des transactions plus locales, mais aussi intenses, portent sur les bouvillons achetés à Arzacq ou dans la vallée du Gave d'Oloron, pour gagner celle du Gave de Pau. Le marché des oies, alimenté par Monein et les coteaux, était très bien pourvu avant 1939 : 400 à 500 volailles y affluaient tous les mercredis. Ce bourg commerçant s'anime encore plus le jour des deux foires qui ont lieu au début d'avril et à la fin d'octobre¹³.

2° La banlieue maraîchère et agricole de Pau. — Dès le XVIII^e siècle, six communes étaient spécialisées dans la fourniture quotidienne de légumes et de fruits à Pau : Lezons, Mazères, Gélos, Jurançon, Saint-Faust et Gan. Les deux dernières ont été remplacées aujourd'hui par Lons, Billère et surtout Uzos, Assat, Meillon,

13. La plaine de Denguin frappe par l'étonnante concentration de l'habitat, succédant immédiatement à la semi-dispersion de Lacq. Les clôtures sont beaucoup moins nombreuses, les horizons sont nettement plus vastes. Il y a pourtant encore des châteaux.

Aressy et Bizanos, soit au total une dizaine de villages. Mais les agriculteurs sont nombreux et la production horticole n'est pas exclusive. Ainsi, sur les routes, on rencontre les petites charrettes des paysannes, chargées de légumes et tirées par d'alertes juments, mais aussi les grands chars conduits à pas lents par les hommes. Les vaches laitières sont nombreuses et la production des veaux de lait, âgés de un à deux mois, très active, la clientèle de Pau les préférant à ceux de la vallée du Gave d'Oloron mis en vente à cinq ou six mois. Chaque propriétaire a, de plus, de nombreux porcs et Jurançon est un important centre de salaisons et de charcuterie. Ce qui fait l'archaïsme pastoral de cette région, c'est la présence des ovins : Assat en particulier recevait beaucoup de transhumants et on y rencontre, à l'écart du village, des cabanes solides et d'allure montagnarde, surmontées de greniers à foin et protégées par une couverture de lauzes, qui abritèrent des brebis, mais sont devenues des dépendances des fermes. Les troupeaux vont encore à Gélos, Mazères et Billère.

La culture est peu intensive et la rive gauche du Gave a souffert longtemps de la médiocrité de son terroir formé d'alluvions récentes. Il existait un canal d'irrigation, mais insuffisant, et l'on se plaignait du manque de fourrage. Aussi, le syndicat d'irrigation d'Uzos-Mazères-Lezons fait-il réaliser des travaux consistant à creuser un canal d'environ 500 mètres de longueur destiné à rejoindre l'ancien, dont la prise avait été endommagée par une crue du Gave en 1882. Le canal aura au total 800 mètres de long et irriguera 75 hectares. En attendant, on utilise les saligues assez vastes (de 25 à 75 hectares par commune). La rotation des cultures est complexe et dépend surtout des circonstances économiques. L'augmentation des prairies a été facilitée par la médiocrité de la production des céréales. En général, elles ont doublé en un siècle, quadruplé même dans une commune.

Mais le grand progrès à enregistrer est celui des cultures maraîchères, grâce à la terrasse limoneuse de 12-15 mètres sur la rive droite, qui fournit des plants à la terrasse d'en face, plus basse et plus caillouteuse. Partout on utilise les sous-écoulements facilement captés par les pompes électriques. Enfin, la présence des haras de Gélos a longtemps assuré aux jardiniers un fumier abondant. La production de cette zone maraîchère n'est pas spécialisée et deux modes de culture y sont également pratiqués : les vrais maraîchers, possesseurs de quelques parcelles, produisent

toute l'année sans interruption et, à cette fin, recherchent des récoltes variées; — les agriculteurs se consacrent de leur côté à des plantes de plein champ qui couvrent plusieurs hectares dans chaque commune; ils donnent une certaine préférence au chou. Tomates et piments sont expédiés à Pau, Nay, Lourdes et Tarbes. Meillon est également réputé pour sa production et exporte quotidiennement vers Lourdes.

Il faut enfin faire une place à la vigne, jamais absente, et qui, après un recul marqué de 1914 à 1939, a connu une vigoureuse reprise. Le talus de la haute terrasse est couvert de ceps soigneusement entretenus, à l'écart des brouillards qui stagnent sur les « barthes » ou prairies humides du Lagoin.

3° La plaine de Licharre et les villages viticoles. — Le nom de Licharre, perdu aujourd'hui, s'appliquait surtout à la plaine de Pardies-Piétat et de Saint-Abit, mais on peut l'étendre à toutes les communes situées sur la rive gauche du Gave de Nay à Uzos, et y inclure les villages viticoles en aval de Jurançon jusqu'à Iarsacq.

La physionomie du terroir agricole continue à se modifier ici dans le même sens qu'au XIX^e siècle. Les prés gagnent toujours et les terres labourables, après avoir reculé, s'étendent quelque peu. Mais le fait caractéristique est le déclin du vignoble de 1914 à 1929, puis son relèvement de 1929 à 1944 (en particulier à Artiguelouve : 87 hectares en 1914, 20 en 1929 et 35 en 1944). On s'achemine donc vers un équilibre entre la production des céréales, l'élevage et la viticulture qui domine dans la portion des communes comprise dans les coteaux. La rotation biennale blé-maïs est courante, aussi les étendues semées en blé et en maïs s'équilibrent-elles, avec toutefois une légère prépondérance du blé dans les communes riches en coteaux, et du maïs dans celles qui sont réduites à la plaine. Celui-ci est vendu surtout à Nay, où des ramasseurs d'Angaïs, de Bénéjacq et de Tarbes viennent chercher les haricots pour les revendre aux gens de Ferrières et d'Arbéost.

La plaine de Licharre semble moins bien douée pour l'élevage que ne le laisse supposer la grande extension des prairies naturelles. La densité du bétail bovin par kilomètre carré de terres cultivées tombe à 88 au Sud de Mazères et à 27 pour les communes riches en vignobles; par contre elle atteint 227 dans deux communes très riches en saligues (Artiguelouve surtout). Cepen-

dant, certains éléments du cheptel fournissent de grandes ressources. En 1929, chaque village possédait en moyenne 150 vaches, et la vente des veaux de lait à Nay est toujours active. Volailles, oies et canards sont expédiés à Lourdes en août et septembre au moment des grands pèlerinages. Encore aujourd'hui, chaque village de ce groupe accueille en hiver des moutons transhumants, et Nay a un important troupeau de chèvres. La spécialité de la plaine réside dans la fourniture du lait à Pau et à Nay. Cinq villages ont chacun une beurrerie et Pardies-Nay possède deux fromageries. Ainsi se définit une zone laitière longue de 10 kilomètres, limitée à l'Est et à l'Ouest par deux régions d'engraissement des porcs.

4° **La plaine de Pardies-Monein et ses prolongements.** — Localisée étroitement sur la terrasse de 10-12 mètres où dominent les alluvions apportées par le Gave et surtout par ses affluents de rive gauche, elle souffre fréquemment de la sécheresse. Aussi l'irrigation a-t-elle été ressentie comme une nécessité. Dès la première moitié du XIX^e siècle, on discute le tracé d'un canal. Une association syndicale d'irrigation est fondée à Pardies en 1865. Et l'on construit peu après un canal principal long de 18 kilomètres, traversant onze communes. Mais on néglige de confectionner les branches secondaires et surtout l'entente ne règne pas entre les usagers, qui ne font aucune réparation pendant les périodes humides; aujourd'hui le canal n'est plus entretenu, la prise située près du pont de Lescar se bouche et, là où circulait l'eau bienfaisante, de grands Jones raient la plaine nue. Une tentative pour remettre en eau n'a abouti récemment qu'à inonder une partie de la plaine. Enfin, une consultation effectuée le 31 août 1947 donne des résultats décevants : 380 propriétaires, représentant plus de 863 hectares, sont intéressés; or, 111 seulement adhèrent, avec près de 262 hectares. Les efforts du Génie rural sont paralysés par les conditions mêmes de la polyculture dans cette région.

Les faibles progrès de l'extension des prairies naturelles sont une des caractéristiques du terroir agricole. Jamais l'étendue des prés ne dépasse celle que l'on consacre aux céréales, à l'inverse de ce qu'on voit sur la rive gauche de Tarsacq à Nay. Ce n'est qu'après la guerre de 1914 que l'on a commencé à « coucher » les champs en herbe.

Cependant la densité de l'élevage bovin par rapport aux terres cultivées est forte : elle atteint 89 en moyenne pour les six communes de la plaine proprement dite, et 131 pour les six communes situées plus en aval qui gravitent, comme celles de la rive droite, dans l'orbite d'Orthez. On élève peu de bœufs pour le travail, un certain nombre pour la boucherie et de nombreux ovins. La plaine de Pardies fut longtemps une étape pour les transhumants et certains villages possèdent des troupeaux qui vont à la montagne en été (Abos et Pardies). Mais la descente des moutons a presque disparu. Les veaux de lait, au contraire, sont en progrès; on les vend à Pau et à Orthez. L'élevage des oies, que l'on vend en avril-mai à Artix, Orthez et Monein pour être engraisées, fournit également d'importants revenus.

En fait, la plaine de Pardies reste une grande productrice de céréales. Si elle a conservé longtemps des pratiques communautaires, aujourd'hui les champs y sont en partie clôturés. Mais ils gardent une grande originalité : la supériorité du rendement en blé, dont la surface dépasse la moitié de celle du maïs (Abidos : 32 hectares en blé, 46 en maïs; Biron : 29 et 50; Gouze: 27 et 40). Les rendements en maïs sont souvent faibles. Supériorité d'ailleurs ancienne, de même que la renommée des fèves envoyées dès le XVIII^e siècle dans les ports pour nourrir les matelots. Les haricots sont produits en abondance et sont vendus sur le marché d'Artix et celui d'Orthez, d'où ils gagnent Paris, Bordeaux et Marseille. Le maïs est transporté à Monein et à Artix en octobre-novembre pour engraisser oies et pores, enfin le blé part pour les minoteries d'Orthez, de Pau et de Navarrenx. Comme si tous ces produits ne suffisaient pas, on a essayé de développer la culture des betteraves à sucre à Mourenx et à Pardies, mais sans succès. Par contre, le tabac prend une grande extension et les cultures maraîchères de Pardies font l'objet d'un petit commerce. Les saligues ne sont pas délaissées, puisqu'on y répand les peupliers qui couvrent déjà 35 hectares dans la minuscule commune de Bésingrand. Le bois est excellent dans toute la plaine, où l'on a même fait des pépinières de chênes d'Amérique. Enfin, pour compléter ce tableau déjà varié, il faut faire mention de la culture du muguet, favorisé là par la température. La plante est repiquée, fumée, éclaircie, puis recueillie avec soin, centralisée et expédiée de Pardies du 1^{er} au 15 avril par une cinquantaine de producteurs; et des jeunes filles font même le

voyage de Paris pour vendre leurs bottes de cent brins avant que n'arrivent les envois de Nantes. Certains cultivateurs gagnent, par cette petite spéculation, de grosses sommes en un temps très court.

La multiplicité de ces activités ne doit pas cependant cacher ce qui constitue le pivot de la vie agricole dans cette plaine : les prairies artificielles et les prairies temporaires. Leur ensemble dépasse 20 hectares à Pardies, 51 à Os-Marsillon 65 à Mourenx et atteint près de 120 à Arance, tandis que les chiffres correspondants pour la plaine de Nay dépassent rarement la dizaine d'hectares. Ce fait explique à la fois la présence d'un élevage non négligeable, les excellents rapports du blé et le dédain marqué pour l'irrigation. Par là, la région est en avance sur les autres et mérite d'être classée immédiatement avant celle de Nay.

Pardies, centre de cette plaine, en fut longtemps le chef-lieu; aujourd'hui, c'est un bourg animé, mais qui n'a plus que 506 habitants et n'a pu résister à la concurrence d'Artix, desservi par le chemin de fer et une grande route.

5° La plaine de Batbielle (ou plaine de Nay, à l'Est du Gave). — Éloignée des coteaux qui longent la vallée sur son versant gauche, située tout entière sur la basse terrasse et soigneusement irriguée, la plaine de Batbielle est la mieux individualisée.

Longtemps attachée à la production des céréales, comme la plaine de Pardies, elle se transforme aujourd'hui à l'exemple de la plaine de Licharre et de ses abords. De 1914 à la veille de la dernière guerre, l'étendue des terres labourables y a beaucoup diminué : leurs pertes ont été de 25 % dans trois communes et même de 33 % à Boeil-Bezing, où 100 hectares ont été couchés en herbe en l'espace de 20 ans. Par compensation, les prairies naturelles ont gagné de 25 à 100 % selon les villages. Dans les communes que traverse le Lagoin, la transformation a été beaucoup moindre. A Lagos et à Bénéjacq, l'étendue des terres labourables a même augmenté, et en deux endroits les prairies ont reculé. Cette opposition s'explique tout d'abord par l'inégal développement de l'irrigation. Une association syndicale du canal du Baniou intéresse une centaine d'hectares dans les communes de Beaudreix, Boeil-Bezing, Bordes et Assat. Mais c'est peu de chose en face de l'association syndicale du canal de Lagoin, qui comprend des propriétaires de 13 communes, unis depuis 1859. La princi-

pale rigole d'arrosage part du Gave entre Coarraze et Montaut, et le débit prélevé y est de 1.500 litres-seconde. Pendant 15 kilomètres elle suit la voie ferrée et va se jeter, après avoir desservi 300 hectares dans le Gave, au droit d'Aressy. Une ramification s'en sépare à Bénéjacq et est utilisée par la plaine située à l'ouest de la voie ferrée, jusqu'à Meillon.

Les villages situés sur la grande route de Pau à Lourdes profitent de cette irrigation, des facilités de transport et de la proximité des deux villes consommatrices, pour se livrer à plusieurs formes d'élevage. Celui du mulet, après son effondrement du siècle dernier, subsiste encore quelque peu dans la plaine de Nay. Boeil-Bezing possède 60 juments mulassières et Bordes renferme de nombreux mulets. Aux foires de Soumoulou et celle de la Saint-Martin à Pau, ces animaux sont vendus à des Aragonais ou à des Landais, qui apprécient beaucoup la mule béarnaise pour la vidange des bois et certains travaux, ou bien encore aux gens de la Drôme qui approvisionnent les Alpes. D'autres mulets, élevés pendant six mois ou un an, appartiennent à des propriétaires qui les achètent par cinq ou six aux gens de la montagne, aux foires de Laruns, Arudy et Nay. Mais aujourd'hui cet élevage continue à décliner et faire place à celui des veaux. Ceux-ci, destinés à la boucherie, sont de plus en plus nombreux. Au dire des éleveurs, ils parviennent même à concurrencer ceux du Charolais sur les marchés de Nîmes, du Languedoc et de la Villette. Les bœufs font également l'objet d'un trafic intense à Soumoulou.

La production du lait a participé aux mêmes progrès et tend de plus en plus à l'emporter sur celle de la plaine de Licharre. Boeil-Bezing arrive en tête pour les vaches laitières et ses trois beurreries sont en pleine activité. Les fromageries, qui donnent des produits s'apparentant au camembert, se multiplient.

Mais tout ceci ne peut faire oublier l'énorme prédominance des porcs. La plaine de Nay arrive en tête de toute la vallée pour le nombre d'animaux engraisés : le long du Lagoin, chaque village en a au moins 250, et le long du Gave plus de 300. Seuls les villages d'Arbus et d'Abos, au Sud-Est de Pardies-Monein, sont plus riches, avec 450 chacun. Mais la plaine de Nay l'emporte pour le poids : on y a vu des porcs peser 330 kilos. Beaucoup sont vendus à Nay à des agriculteurs, à des ouvriers, à des maqui-gnons venus d'Arudy ou d'ailleurs. En règle générale, chaque

ferme importante renferme une dizaine de porcelets : six ou sept pour la vente, deux ou trois pour la consommation familiale. Il est de tradition, lorsqu'on a achevé le « confit », d'aller acheter de la charcuterie à Bénéjacq, qui compte 30 ou 40 familles de bouchers-charcutiers et vend 400 à 500.000 kilos de viande par an. L'abattoir y a traité, en 1937, 132 bovins, 1.080 veaux, 8.856 moutons et chèvres, 5.700 porcs.

La plaine, comme celle de Pardies-Monein, reste attachée à la transhumance d'hiver. Si aucune des communes qui la composent ne possède de moutons, presque toutes en accueillent, et les brebis continuent à passer dans les champs pour les nettoyer des herbes et les fumer.

La production des céréales, malgré le recul des terres labourables, est restée très importante. Elle se caractérise par la supériorité des étendues consacrées au maïs, qui atteint le double et parfois le triple de celles qu'occupe le blé, et parvient à dépasser la moitié des terres labourables à Boeil-Bezing, avec 54 % du terroir cultivé. De plus, il revient deux années de suite sur les mêmes sols, dont l'épaisseur et la richesse empêchent l'épuisement. La supériorité des rendements est éclatante et elle est favorisée par une rotation savante. Le maïs hâtif succède au maïs tardif et précède le blé. Le farouch est une culture dérobée dont on fait venir les graines des Landes. Parfois, à la suite d'une très forte grêle, le sarrasin fait sa réapparition. Enfin, l'avoine et l'orge sont quelque peu cultivées. Mais les produits de la culture ne font pas l'objet d'une large vente. Une faible portion de la récolte de maïs est vendue dans le centre de la France pour donner du foin, à Nay pour les ouvriers qui nourrissent des pores, dans les vallées montagnardes enfin, tandis que le reste trouve largement son utilisation dans la ferme. Les haricots sont destinés à Pau et à Nay.

Le vignoble occupe encore aujourd'hui de nombreuses petites parcelles, mais sa résurrection est due à la guerre de 1939-1945. Par contre, les châtaigniers, abondants encore au siècle dernier, ont souvent disparu, sauf à Boeil-Bezing où on en a replanté récemment.

Le paysage rural est passé de l'openfield à un demi-bocage. Car si la vaine pâture est encore pratiquée à Bénéjacq, si différentes soles partagent le territoire de Lagos, si les saligues sont communales à Bordes et à Boeil-Bezing (avec fermeture du 1^{er}

novembre au 1^{er} juillet), toutes les prairies sont soigneusement clôturées et les villages riverains du Lagoin, qui restent entourés de champs ouverts, sont en retard sur leurs voisins du Gave où l'on emploie des haies, des murs de pierres sèches, des piquets de bois mobiles et surtout de barbelés pour fermer les parcelles. Partout se précise l'appropriation individuelle de domaines petits (les exploitations de 1 à 5 hectares sont très nombreuses), mais améliorés par des engrais multiples, selon les méthodes éprouvées de l'agriculture intensive.

Le centre rural de la plaine n'a pas toujours été exclusivement Nay dont le rayonnement est, d'ailleurs, plus vaste. Baudreix, avec deux foires, eut son heure de célébrité à la fin du XVIII^e siècle. Mais c'est le bourg de Bénéjacq qui est le plus étroitement lié à l'activité de la région. Il fut jadis un centre actif du commerce de la laine; puis, après avoir trafiqué des chevaux et des mulets, sa population aisée a trouvé d'importantes ressources dans le commerce des grains, des haricots, des graines de farouch, surtout dans la charcuterie, qui est un véritable monopole de la commune. Aussi la population, longtemps maintenue autour de 1.700 habitants, mais tombée aujourd'hui à un peu plus de 1.200, se relèvera sans doute.

Nay, avec plus de 3.100 habitants, n'appartient pas en propre à la vallée du Gave; par son rôle de marché comme par son rôle industriel, elle est l'intermédiaire entre la plaine et la montagne. Dès le XVII^e siècle, son marché bi-hebdomadaire regorgeait de bétail, de blé, de millet et de laine. Au début du XVIII^e siècle, on y trouvait les mêmes produits qu'à Pau : grains, maïs, quincaillerie, mercerie et ferraille. Plus tard, les volailles y figurent en bonne place aux mercuriales, mais c'est au marché du bétail tenu hors de la ville que l'affluence est la plus grande. Les gens d'en bas achètent bestiaux, laines et châtaignes à ceux du haut pays; les montagnards remportent du maïs tandis que les ouvriers de Nay réclament des grains, des haricots et des volailles. La foire du 27 février est toujours une des plus importantes du Béarn¹⁴.

14. Le paysage d'openfield inachevé ou avorté s'accompagne ici d'un habitat très serré. Plus de gentilhommières, mais toutes les fermes sont soigneusement bâties, solides, riches, fermées aux regards du passant, qui est frappé par l'ampleur des portails, signes apparents de la fortune.

Cependant l'activité de Nay est menacée par le développement de Pau. Les liens commerciaux qui animaient cette plaine tendent à se dissocier. Le Nord évolue de plus en plus vers la fusion avec la banlieue maraîchère et laitière de Pau, et l'orbite de Nay se rétrécit d'autant. Si le mouvement se poursuit, toutes les unités dont on a pu distinguer la personnalité perdront un peu de leur diversité, mais celle-ci est encore loin de s'effacer.

BIBLIOGRAPHIE

1. BOUCAU (H.) : Géographie physique, humaine et économique du Béarn et de la Chalosse *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 2^e série, 40, (1912-1913), pp. 298-300.
2. Cahiers des griefs des communautés du Béarn. *Ibid.* 16 (1886-1887), pp. 284-457.
3. CAVAILLÈS (Henri) : La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes (Etude de géographie humaine). Paris, 1931.
4. — : La transhumance pyrénéenne et la circulation des troupeaux dans les plaines de Gascogne. Paris, 1931.
5. — : La transhumance dans les Basses-Pyrénées. *Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 4, (1933), pp. 490-499.
6. COURTEAULT (E.-H.) : La plaine de Nay. *Revue historique et archéologique du Béarn et du Pays Basque*, (1923), pp. 145-156.
7. DARTIGUE-PEYROU (Ch.) : Un petit Etat souverain au xvi^e siècle : la vicomté de Béarn sous le règne d'Henri d'Albret (1517-1555), 1934.
8. DAUZÈRE (C.) : La géographie de la foudre et de la grêle dans le Sud-Ouest de la France. *Rev. Géogr. des Pyr. et du S.-O.* 16-17, (1945-1946), pp. 37-67 et 153-202. Voir surtout la carte hors-texte qui concerne « la foudre et la grêle dans le département des Basses-Pyrénées ».
9. DOLERIS (D^r J.-A.) : Le mulet dans la région des Pyrénées et du Sud-Ouest de la France. Production. Élevage. Commerce. 1924.
10. — : Vignobles et vins du Béarn (2^e édition). 55 pages, 1935.
11. DUBARAT : Des laboureurs angoumois en Béarn au xvi^e siècle. *Bull. Soc. S. L. A. Pau*, 2^e série, 42 (1924-1925), pp. 20-27.
12. DURAND (Henri) : Histoire des biens communaux en Béarn et dans le Pays Basque. Thèse de doctorat en droit. 1909; in-4^o, VIII-121 pages.
13. FAGET DE BAURE : Essais historiques sur le Béarn. 1818; in-8^o, 499 pages.
14. FAUCHER (D.) : Glacière pyrénéenne et vallées sous-pyrénéennes. *Mélanges E.-F. Gautier*, Tours, 1937, pp. 213-222.
15. Histoire particulière des villes, bourgs et villages principaux du Béarn, contenant en abrégé quelques particularités qui les regardent en particulier, commençant au pied de la montagne, descendant vers Pau, commencée en 1772, par BONNECAZE, prêtre de Pardies. Publié dans les *Études historiques et religieuses du Diocèse de Bayonne*. Notes éparses dans la 8^e année : 1899; 9^e année : 1900; et 10^e année : 1901.
16. LABORDE (Abbé J.-B.) : Précis d'Histoire du Béarn. 1941. 378 pages.
17. LAFOND (Jean) : Essai sur le Béarn pendant l'administration de d'Etigny (1751-1767). Thèse de doctorat en droit. 1911; in-4^o, 264 pages.

18. LEBRET : Mémoire sur le Béarn (1703). Publié dans le *B. Soc. S. L. A. Pau*, par L. Soulice, 1905, pp. 55-150.
 19. LEFEBVRE (Théodore) : Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales. Paris, 1933.
 20. — : La transhumance dans les Basses-Pyrénées. *Annales de Géographie*, 37 (1928), pp. 35-60.
 21. LORBER (P.) : Note sur le peuplement du Béarn. *B. Soc. S. L. A. Pau*, 2^e série, 40 (1912-1913), pp. 300-301.
 22. LOUPBERGE : La lande du Pont-Long. Sa mise en valeur. *Rev. Géogr. des Pyr. et du S.-O.*, 4 (1935), pp. 89-98.
 23. LUC (Pierre) : Vie rurale et pratiques juridiques en Béarn aux XIV^e et XV^e siècles. Thèse de doctorat en droit. 1943; in-8°, II-264 pages.
 24. ORCURTO-JOANY : Recueil des usages locaux constatés dans le département des Basses-Pyrénées. 1868; in-8°, VIII-126 pages.
 25. Pau et les Basses-Pyrénées. Notices historiques, scientifiques et économiques. (*Association française pour l'avancement des Sciences*, XXI^e session, septembre 1892.) 1892; in-8°, VIII-530 pages.
 26. PICAMILH (Ch.) : Statistique générale des Basses-Pyrénées. 1858; 2 volumes.
 27. RAYMOND (Paul) : Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées. 1863; in-4°, XX-208 pages.
 28. ROUBAUD (Abbé) : L'agriculture, le commerce et l'industrie en Béarn en 1774. Publié dans le *B. Soc. S. L. A. Pau*, 1911; pp. 207-226.
 29. *Statistique agricole de 1892* (Archives des Basses-Pyrénées, ms., incomplet et non classé).
 30. *Statistique agricole de 1929 par communes* (ms., Direction des Services agricoles des Basses-Pyrénées).
 31. *Statistique agricole du printemps 1944 par communes* (*Ibid.*).
 32. *Statistique agricole de la France* (Annexe à l'enquête de 1929). Monographie agricole du département des Basses-Pyrénées. 1937; VII-459 pages.
 33. TUCOO-CHALA (Pierre) : Nay, Essai de monographie communale. *B. Soc. S. L. A. Pau*, 3^e série, 10 (1949), pp. 16-37.
 34. Voyage d'un Bordelais en Béarn et en Labourd (juin-juillet 1715). Publié et annoté par P. Courteault. 1910.
 35. Voyages (Les) de Léon Godefroy en Gascogne, Bigorre et Béarn (1644-1646), publiés et annotés par L. Bateave. 1889.
 36. YOUNG (Arthur) : Voyages en France en 1787, 1788 et 1789. Première traduction complète et critique par Henri Sée. T. I^{er} : Journal de voyages. 495 pages. (Spécialement pp. 146-147 pour la vallée du Gave.)
-